érudit
www.erudit.org

Compte rendu

« Yeux fertiles »

[s.a.]

Moebius : écritures / littérature, n° 67, 1996, p. 119-125.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/13821ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 09:15

Sous la direction de Benoît Melançon et Pierre Popovic
Saint-Denys Garneau et La Relève
Fides-CÉTUQ, 1995, 132 p.

À l'occasion du 50e anniversaire de la mort de Saint-Denys Garneau, le Centre d'études québécoises (CÉTUQ) du département d'études françaises de l'Université de Montréal a organisé, le 12 novembre 1993, un colloque sur le thème «Saint-Denys Garneau et *La Relève*». Les personnes intéressées par les années trente ont maintenant la possibilité de lire les versions retravaillées dans huit communications qui furent alors données. Nous ignorons cependant si les textes respectent l'ordre de présentation dudit colloque ou s'ils ont été regroupés en fonction d'affinités théoriques ou thématiques.

De prime abord, le lecteur constate que le titre est quelque peu trompeur. En effet, seuls les trois premiers textes tentent une véritable lecture intégrée de l'univers garnélien à celui de *La Relève*. Les cinq autres textes, si intéressants soient-ils, abordent un aspect très singulier de la revue ou proposent une interprétation de l'œuvre de l'écrivain. L'objectif de l'ouvrage, qui est de « lire ensemble Saint-Denys Garneau, *La Relève* et le Québec des années trente» (4e de couverture), n'est donc pas toujours atteint.

Le premier texte, de Michel Biron, nous dessine l'arrière-plan socioculturel et fait bien ressortir les principaux enjeux idéologiques et littéraires qui prévalaient à l'époque. L'auteur rappelle, entre autres, que *«La Relève* en a contre certaines valeurs dites bourgeoises, parmi lesquelles se trouvent l'individualisme, la primauté de la raison sur la foi et un certain matérialisme à l'américaine» (p. 12). Il ajoute que, si Garneau est en faveur d'un «art spirituel», sa production poétique n'emprunte au catholicisme ni son vocabulaire ni ses structures formelles les plus reconnaissables.

André Brochu, de son côté, effectue une lecture en se basant sur la problématique de la subjectivité mise de l'avant par Ernest Gagnon, qui oppose l'homme d'ici (l'intériorité, la contemplation) à l'homme de là (l'extériorité, l'action). L'écriture de Garneau dépasserait cette dichotomie et serait l'expression de l'homme total.

Un des textes les plus convaincants est sans contredit celui de Pierre Nepveu, intitulé «Le sujet, sa patrie, son monde: l'horizon américain». L'auteur, après avoir fait ressortir deux valeurs-clés de l'américanité, soit l'espace et la jeunesse, démontre

qu'elles sont au cœur des préoccupations de *La Relève,* mais littéralement absentes de l'œuvre de Garneau.

Dans le texte suivant, Élisabeth Nardout-Lafarge avance que « les membres du groupe de *La Relève* ont contribué à reformuler la position du lecteur canadien-français vis-à-vis des textes français» (p. 47). La démonstration repose essentiellement sur une étude du manuel *Histoire de la littérature française* de Berthelot Brunet. Peu nombreuses, les comparaisons avec Garneau ne surviennent qu'en fin de parcours et nous laissent quelque peu sur notre faim.

Yvan Cloutier fait ressortir l'image de marque de Maritain et précise l'influence que ce philosophe catholique a eue sur la génération de *La Relève.* Grâce à une argumentation rigoureuse et à une documentation étoffée, l'auteur parvient à ses fins, mais il évacue, pour ainsi dire, Garneau de son champ d'investigation.

Les trois derniers articles portent uniquement sur l'œuvre littéraire de Garneau. Jan Everett examine la critique cléricale de *Regards et jeux dans l'espace* et fait le pari que les prises de position du clergé sont applicables à la revue puisque selon elle, le recueil de Garneau «reflète une esthétique, des aspirations et une vision du monde semblables à celles de *La Relève*» (p. 95). Benoît Melançon et Pierre Popovic précisent pourtant, dans leur texte de présentation, que les relations entre l'écriture de Garneau et l'idéologie de *La Relève* sont complexes et qu'on ne peut pas approfondir ces liens sans en faire ressortir les contradictions, les dérives et les différends. De même, il est étonnant que l'auteure ne mentionne pas le fait que Garneau a retiré son recueil du marché, peu de temps après sa circulation en librairie. Cet événement important a sûrement eu une influence sur la réception du recueil!

Paul Chamberland effectue une lecture «psychanalytique» de l'œuvre de Garneau et tente «de relever et d'interpréter les traces du processus créateur dans les textes» (p. 99). Il essaie de démontrer « l'histoire de l'échec du processus de création ou, plus précisément, son inversion en un processus autodestructeur» (p. 101).

Le dernier texte, de Lucie Bourassa, propose une lecture approfondie du poème «L'avenir nous met en retard». À l'aide d'un attirail théorique assez complexe, qui aurait mérité parfois de plus amples explications, l'auteure amorce une réflexion sur le temps «discursif», lequel, chez Garneau, se caractériserait par une «discordance fondamentale» entre la «participation au monde qui ouvrirait sur la transcendance et le hors-temps, et

l'épreuve paradoxale du temps comme répétition et fuite» (p. *131).*

Saint-Denys Garneau et La Relève est un ouvrage assez éclaté, qui explore huit problématiques différentes sur un objet d'étude «bipolaire». Je ne suis pas certain que le spécialiste des années trente y fera des découvertes renversantes. Par contre, quiconque cherche à mettre en perspective ses connaissances de l'œuvre de Saint-Denys Garneau et de l'idéologie de *La Relève* le consultera avec profit.

André Marquis

Tatiana Chtcherbina
L'âme déroutée
Écrits des Forges/Le Dé Bleu, 1995, 52 p.

Entendre une voix

Même si le mal de vivre ne semble plus intéresser personne, force nous est d'admettre qu'il paraît un peu partout dans le monde et se repère aussi dans les livres que nous lisons ou écrivons: «VIVE LA PAPETERIE!» Ainsi s'exclame l'auteure dès les premiers mots, en majuscules et caractères gras. Je ne lis pas, j'entends une voix qui poursuit: «L'unique chose douce au monde, le papier. [...] L'unique chose ferme et dure, le stylo. [...] Il te vient comme une mesure de distance 16 cm. La distance qu'il faut garder entre toi et la vie» (p. 9). Elle ne se répétera pas, traversera plutôt chaque page d'écriture en faisant escale d'une ville à l'autre, ou en se promenant dans Paris, bagages légers, du moins je l'imagine. Et elle écrira. Comme si elle pressentait qu'une chose nommée sauve momentanément de l'enfer:

> L'espoir, on le tire de partout, ainsi que des choses vraies, même vaguement dessinées par la main gauche. Ou droite. J'ai oublié laquelle est la plus vraie. (p. 35)

L'âme déroutée est le premier recueil de Tatiana Chtcherbina écrit directement en français, et son huitième à être publié (les six premiers ont paru en Russie, le septième, *Parmi les alphabets,* aux Écrits des Forges/Le Castor Astral, préalablement traduit). Celui-ci s'élabore entre poésie et prose, défendant les frontières de l'une et de l'autre dans une langue simple et concrète qui multiplie les instantanés, les transforme en autant de sauts périlleux d'un poème au suivant. Car les poèmes ne sont pas unis par les liens sacrés de la logique courante, mais plutôt par ceux de la

vie. Il nous est proposé de revisiter ce monde lentement, avec une sensibilité aiguë, le regard hospitalier.

J'ai apprécié cette écriture qui ne cherche pas plus à séduire qu'à tromper ses lecteurs. Elle se donne, tout simplement. Dès les premières lignes, j'ai suivi la voix. Je me suis laissé entretenir par elle dont l'intelligence est unique sans être mienne, ainsi que l'expérience. Pour une xième fois devant un livre, j'avais tout à apprendre, ce mal de vivre à apprivoiser justement. J'augmente mon lexique de sens nouveaux. Quant aux mots choisis, ils sont souvent les mêmes pour chacun: berceau, amour, blessure, attente, je, tu, usure, mère, mort. Seul un mode d'emploi personnel de la langue les rend différents, tend à élargir notre conscience immédiate, et inachevée. Chtcherbina sait nous inviter à éprouver l'énergie secrète du poème. «C'est jouable, la vie; c'est faisable, l'amour,/mais ne prends pas d'assaut un abîme,/ce n'est pas une forteresse» (p. 29). Elle rend au mal de vivre et au verbe un hommage sans compromis, honnête. Cette déroute de l'âme, nous l'éprouvons tous à quelque moment de notre vie et elle nous atteint de près jusqu'au jour où nous desserrons les poings et les mâchoires, où nous nous mettons à écrire, plus rarement à parler.

Lorsque je lis, je ne suis pas plus à la recherche d'un double que d'un sosie taciturnes ou bienheureux. Mais je suis certainement à l'affût d'un écho intime qui me révèle une part de moi-même, envers laquelle je demeure muette. Ici, grâce à l'audace de cette voix que l'auteure sait faire entendre, je saisis que « chaque chose qui n'est pas apprise nous fait signe par son absence» (p. 30). L'âme déroutée n'est pas détournée des réalités humaines.

Tout ce qui semble fuir vers l'origine est aussi ce qui nous rappelle à la vie inédite, une page ou une phrase à la fois, et cela nous rend au moins égaux à nous-mêmes:

> Prends l'avion, redeviens fœtus, nais à l'aéroport, crie, pleure, comme un vrai bébé. Moscou. Là, où est la tombe de ma mère. Après l'histoire, la géographie vient. Muette, triste. (p. 48)

Ainsi s'achève le recueil. Et moi, à l'autre extrémité du monde où je refais escale, je tiens fermement un crayon entre les mains et je savoure un livre qui ne me quittera plus jamais, même lorsque je l'aurai oublié.

Hélène Boissé

Gabriel Labbé
Musiciens traditionnels du Québec (1920-1993)
VLB éditeur, 1995, 271 p.

Clémence DesRochers
Tout Clémence, tome II: 1957-1994
édition préparée par Hélène Pedneault
VLB éditeur, 1995, 380 p.

Yves Montand
La chansonnette. L'intégrale
édition établie par Pierre Saka
Édition°1, 1995, 312 p.

La période des fêtes de Noël nous a fait tourner les sangs, encore cette année, avec l'invasion de la musique traditionnelle des Québécois, une musique partagée entre les chants plus ou moins religieux entourant la Nativité et le répertoire réanimé avec talent et succès par La Bottine souriante. Durant un mois, à peine, les ondes radiophoniques regorgent de vitalité – pour les tapeux d'pieds – et de recueillement – pour les plus « lyriques ». Gabriel Labbé a bien choisi son moment pour lancer son livre sur les musiciens traditionnels du Québec, une sorte de galerie de portraits qui fait écho à son livre précédent: *Les pionniers du disque folklorique au Québec.*

Le texte de présentation est court; cependant, il est fort intéressant, très éclairant sur l'histoire de l'enregistrement sonore au Québec. Les photos sont très nombreuses, la mise en pages un peu étonnante, mais elle permet de faire d'un petit livre un volume abondant. Enfin, et voilà l'essentiel, il nous propose une centaine de bio-discographies d'une grande utilité documentaire. Le prix est malheureusement un peu élevé.

J'ai peu à dire du livre de *Clémence,* ce tome II faisant suite au premier dont j'ai déjà parlé: des nouvelles, des poèmes, des chansons, du théâtre, des monologues, etc., quarante ans d'écriture et surtout d'animation (dans le sens de « performing art », de représentation publique, d'interprétation, d'exécution). Clémence, c'est aussi surtout une voix, un visage, un corps, desquels l'humour surgit comme de source. N'atteint pas ce naturel qui veut, ce naturel exigeant beaucoup de travail et d'obstination. En prime: quelques reproductions en couleurs de dessins de Clémence. Un livre remarquable qui s'ajoute à cette belle et riche collection que VLB éditeur nourrit depuis une dizaine d'années,

une collection de textes de nos auteurs-compositeurs-interprètes de talent.

Du côté de l'Europe, la revue *Chorus* nous en met toujours plein la vue. Mais je m'y attarderai une autre fois. De France je retiens l'intégrale des chansons qu'interprétait Yves Montand. Pierre Saka nous les présente par décennie, depuis les années quarante jusqu'aux années quatre-vingt. On retrouve donc ses plus grands succès – « La chansonnette », « Les grands boulevards », « Les feuilles mortes », « À Paris », etc.–, d'autres un peu oubliées, tirées parfois d'un répertoire plus ancien, comme « Les canuts » d'Aristide Bruant ou « La butte rouge » de Montéhus, nous rappelant que Montand a toujours affiché un petit côté populiste ou encore socialiste, dans la lignée des Francis Lemarque par exemple.

Le livre se ferme sur un index des titres bien fait, qui mentionne l'auteur, le compositeur, l'éditeur et la date des chansons qu'avait retenues Montand. Ma chanson préférée de ce grand interprète : « À bicyclette », de Pierre Barouh et Francis Lai.

Je ne saurais terminer sans claironner deux titres que viennent de publier les éditions Triptyque dans leur collection consacrée à la chanson/musique populaire. *Tango nomade,* sous la direction de Ramón Pelinski et avec la collaboration de Pierre Monette, et *Parodie-chanson* de Jacques Julien. Nous laissons à d'autres le soin d'évaluer l'intérêt des livres que nous mettons en circulation... Bonne lecture tout de même.

Robert Giroux

Pierre Falardeau
La liberté n'est pas une marque de yogourt
Stanké, 1995, 240 p.

Il faut s'approprier le mot « liberté » afin qu'une identité personnelle nous advienne contre toutes les coercitions. Porter et affirmer cette liberté, tout en laissant des traces afin que les générations qui suivent puissent elles aussi s'en inspirer, tel est, en résumé, le message principal que Pierre Falardeau a voulu communiquer en nous livrant soixante-quatre textes qu'il a écrits au cours des trente dernières années. Et ce message, l'auteur l'exprime de belle façon, avec fougue, passion et révolte.

La liberté n'est pas donnée, mais tout fonctionne actuellement comme si elle l'était, surtout lorsqu'on veut l'exprimer à travers un médium comme le cinéma, là où l'industrie investit

tellement d'argent que les enjeux de la création sont assujettis aux pressions des investisseurs qui n'ont en tête que le montant des recettes à venir. D'autant plus que nous sommes grâce à eux plongés dans un système inflationniste qui nous mène à la récession et aux coupures.

Pierre Falardeau est bien placé pour le dire, lui dont les films donnent la parole aux marginaux, aux laissés pour compte et aux héros solitaires qui portent une douleur, une vérité, une liberté ou un choix individuel qui sont souvent bien loin ou carrément à l'encontre des réalités économico-pragmatiques de l'industrie et de l'institution.

Même si Falardeau se dit parfois fatigué, ce que nous retenons de la lecture de ses textes, c'est la fermeté de son combat à poursuivre son art et la façon dont il veut l'exprimer, puis la ténacité devant les refus et les reports lors des demandes de subventions. Bien sûr, il n'est pas le seul à prendre des risques mais, au moins, ce n'est pas pour le seul goût de l'argent ou de la gloire.

Un peu Don Quichotte, diront certains, mais les cibles sont bien réelles, et la mauvaise foi de l'ennemi n'est plus à prouver, il le sait; il la dénonce et il fonce. Il ne reste plus qu'à trouver dans le tas un individu sympathique qui l'aidera à poursuivre son œuvre. Ainsi va la vie.

Il y a aussi dans ce recueil, et c'est heureux, des textes plus intimes. Une lettre à son père, une autre à son fils, des lettres de recommandation et d'excuses. Des textes touchants, qui nous livrent l'essentiel de l'homme et du rêve qui le façonne, au-delà du cliché du bum au grand cœur que tentent parfois de nous dessiner les médias.

Raymond Martin